



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

LECTURES DE ST SYMÉON

DIMANCHE DU PARALYTIQUE 2025

LE CHRIST EST RESSUSCITÉ ! EN VÉRITÉ IL EST RESSUSCITÉ !

Troaire du Paralytique

Que les cieux se réjouissent, que la terre soit dans l'allégresse.
Car le Seigneur a déployé la force de son bras, par la mort Il a terrassé la mort,
et s'est fait le premier-né d'entre les morts. Il nous a délivrés des entrailles des enfers et
Il a accordé au monde la grande miséricorde.

Kondakion

Par ta divine sollicitude, Seigneur, relève mon âme cruellement paralysée par toutes
sortes de péchés et d'actions insensées, de même que jadis Tu as relevé le paralytique,
afin que sauvé, je Te clame : Ô Christ compatissant, gloire à ta puissance.

Troaire de la Mi-Pentecôte

Au milieu de la fête, abreuve mon âme assoiffée des eaux de la piété, car, ô Sauveur, Tu
as clamé à tous : Celui qui a soif, qu'il vienne à Moi et qu'il boive. Source de notre vie, ô
Christ Dieu, gloire à Toi.

Kondakion

Au milieu de la fête prescrite par la loi, Créateur et Maître de toutes choses, Tu as dit à
ceux qui se tenaient auprès de Toi : Venez puiser l'eau de l'immortalité. Aussi nous
prosternons-nous devant Toi et disons-nous avec foi : Accorde-nous ta compassion, ô
Christ Dieu, car Tu es la source de notre vie.

Actes des Apôtres : Les Miracles de Pierre

Ch IX, 32-42 Or, il arriva que Pierre, parcourant tout le pays, se rendit aussi chez les fidèles qui habitaient Lod.

Il y trouva un homme du nom d'Énéas, alité depuis huit ans parce qu'il était paralysé. 34 Pierre lui dit : « Énéas, Jésus Christ te guérit, lève-toi et fais ton lit toi-même. » Et aussitôt il se leva. 35 Alors tous les habitants de Lod et de la plaine de Sarone purent le voir, et ils se convertirent en se tournant vers le Seigneur.

Il y avait aussi à Jaffa une femme disciple du Seigneur, nommée Tabitha, ce qui se traduit : Dorcas (c'est-à-dire : Gazelle). Elle était riche des bonnes œuvres et des aumônes qu'elle faisait. 37 Or, il arriva en ces jours-là qu'elle tomba malade et qu'elle mourut. Après la toilette funèbre, on la déposa dans la chambre haute.

Comme Lod est près de Jaffa, les disciples, apprenant que Pierre s'y trouvait, lui envoyèrent deux hommes avec cet appel : « Viens chez nous sans tarder. »



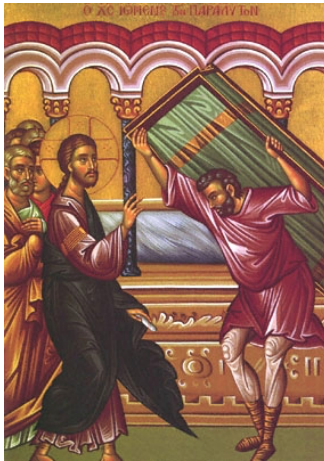
Pierre se mit en route avec eux. À son arrivée on le fit monter à la chambre haute. Toutes les veuves en larmes s'approchèrent de lui ; elles lui montraient les tuniques et les manteaux confectionnés par Dorcas quand celle-ci était avec elles.

Pierre mit tout le monde dehors ; il se mit à genoux et pria ; puis il se tourna vers le corps, et il dit : « Tabitha, lève-toi ! » Elle ouvrit les yeux et, voyant Pierre, elle se redressa et s'assit.

Pierre, lui donnant la main, la fit lever. Puis il appela les fidèles et les veuves et la leur présenta vivante.

La chose fut connue dans toute la ville de Jaffa, et beaucoup crurent au Seigneur

Évangile du Paralytique



Jean ch. V, 1-14 Après cela, il y eut une fête juive, et Jésus monta à Jérusalem. Or, à Jérusalem, près de la porte des Brebis, il existe une piscine qu'on appelle en hébreu Bethzatha. Elle a cinq colonnades, sous lesquelles étaient couchés une foule de malades, aveugles, boiteux et impotents.

Il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. Jésus, le voyant couché là, et apprenant qu'il était dans cet état depuis longtemps, lui dit : « Veux-tu être guéri ? » 7 Le malade lui répondit : « Seigneur, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine au moment où l'eau bouillonne ; et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi. »

Jésus lui dit : « Lève-toi, prends ton brancard, et marche. »

Et aussitôt l'homme fut guéri. Il prit son brancard : il marchait ! Or, ce jour-là était un jour de sabbat. Les Juifs dirent donc à cet homme que Jésus avait remis sur pieds : « C'est le sabbat ! Il ne t'est pas permis de porter ton brancard. » Il leur répliqua : « Celui qui m'a guéri, c'est lui qui m'a dit : "Prends ton brancard, et marche !" »

Ils l'interrogèrent : « Quel est l'homme qui t'a dit : "Prends ton brancard, et marche" ? » Mais celui qui avait été rétabli ne savait pas qui c'était ; en effet, Jésus s'était éloigné, car il y avait foule à cet endroit.

Plus tard, Jésus le retrouve dans le Temple et lui dit : « Te voilà guéri. Ne pêche plus, il pourrait t'arriver quelque chose de pire. »

L'homme partit annoncer aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri.

Hymne par saint Ephrem (v. 306-373)

Descendez, frères, et dans les eaux du baptême revêtez l'Esprit Saint ; unissez-vous aux êtres spirituels qui servent notre Dieu. Béni soit Celui qui a institué le baptême pour le pardon des enfants d'Adam !

Cette eau est le feu secret qui marque son troupeau d'un signe, avec les trois noms spirituels qui épouvantent le Mauvais (Ap 3,12)...

Jean attesta de notre Sauveur : « *Il vous baptisera dans l'Esprit saint et le feu* » (Mt 3,11).

Voici ce feu et l'Esprit, mes frères, dans le baptême véritable.

Car le baptême est plus puissant que le Jourdain, ce petit ruisseau ; il lave en ses flots d'eau et d'huile les péchés de tous les humains.

Élisée, s'y prenant sept fois, avait purifié Naaman de sa lèpre (2R 5,10) ;



le baptême, lui, nous purifie des péchés cachés en l'âme.
Moïse avait baptisé le peuple dans la mer (1Co 10,2),
sans pouvoir pourtant laver son cœur au-dedans,
souillé qu'il était par le péché.

Maintenant voici un prêtre, semblable à Moïse, lavant l'âme de ses taches,
et avec l'huile il marque d'un sceau les agneaux nouveaux pour le Royaume...

Par l'eau qui a coulé du rocher la soif du peuple a été calmée (Ex 17,1s) ;
voici, par le Christ et par sa fontaine, la soif des nations étanchée. (...)

Voici que du côté du Christ coule une source qui donne la vie (Jn 19,34) ;
les peuples assoiffés y ont bu et en ont oublié leur peine.

Verse ta rosée sur ma faiblesse, Seigneur ;
par ton sang pardonne mes péchés.

Que je sois ajouté au nombre de tes saints, à ta droite.

Ode de Salomon (texte chrétien hébraïque du début du IIe siècle)

Puisez aux eaux de la source vivante du Seigneur, car elle s'est ouverte pour vous (Is 12,3). Venez, vous tous qui avez soif (Is 55,1), recevez l'eau qui désaltère.

Reposez-vous auprès de la source du Seigneur, car elle est belle et pure ; elle apaise l'âme. Ses eaux sont plus douces que le miel, le rayon des abeilles ne lui est pas comparable, car elle jaillit des lèvres du Seigneur, du cœur du Seigneur elle tire son nom (cf Jn 7,38). Elle coule, éternelle et invisible ; avant qu'elle n'apparaisse personne ne l'avait vue. Heureux ceux qui y ont bu et qui y ont apaisé leur soif !

Extraits des Homélies XXVI et XXVII

de saint Jean Chrysostome

La piscine des brebis, figure du baptême.

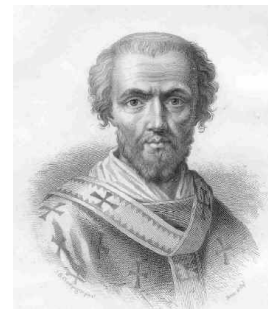
Comme tout homme expert dans l'art d'extraire l'or des mines qui le renferment ne néglige pas la moindre veine, sachant bien qu'il en peut tirer de grandes richesses, de même, dans les divines Écritures, vous ne sauriez, sans grand dommage, passer un seul iota ni un seul point ; il faut tout observer, tout examiner : car c'est le Saint-Esprit qui en a dicté toutes les paroles, et elles ne contiennent rien d'inutile.

Considérez donc ici ce que dit l'évangéliste : « *Ce fut là le second miracle que Jésus fit, étant revenu de Judée en Galilée* ». Ce mot de « *second* », il ne l'a point ajouté sans sujet. Il souligne ainsi la conversion que l'admiration avait opérée chez les Samaritains ; faisant voir que les Galiléens, même après un second miracle, n'ont point atteint à cette sublime élévation, à laquelle sont arrivés les Samaritains, sans avoir vu aucun miracle.

« Après cela, il y eut une fête juive, et Jésus monta à Jérusalem » (5, 1).

« *Après cela, il y eut une fête juive* ». Quelle fête ? La Pentecôte, comme il me semble. Et « *Jésus monta à Jérusalem* ». Souvent Jésus-Christ allait à Jérusalem passer les jours de grandes solennités, et afin que les Juifs l'y vissent célébrer leurs fêtes avec eux, et pour attirer à lui le petit peuple qui est simple. Car à ces fêtes accouraient principalement ceux qui sont les plus simples de cœur et d'esprit.

« *Or, à Jérusalem, près de la porte des Brebis, il existe une piscine qu'on appelle en hébreu Bethzatha. Elle a cinq colonnades, sous lesquelles étaient couchés une foule de malades, aveugles, boiteux et impotents. qui tous attendaient que l'eau bouillonne (v. 2, 3) »*. (...) « *Et l'ange descendant dans cette piscine, en remuait l'eau (v. 4) »*, et lui communiquait la vertu de guérir les malades ; afin que les Juifs apprissent qu'à plus forte raison le Seigneur des anges peut guérir toutes les maladies de l'âme. Mais comme l'eau de cette piscine n'avait pas en elle-même et par sa nature la vertu de guérir



simplement les maladies, car alors elle les aurait toujours et continuellement guéries, mais l'acquerrait par l'opération de l'ange ; de même, en nous l'eau n'opère pas simplement et par sa propre vertu, mais après qu'elle a reçu la grâce du Saint-Esprit, elle lave, elle efface alors tous les péchés. (...)

Le paralytique de trente-huit ans, beau modèle de patience.

Pourquoi donc Jésus-Christ, laissant tous les autres malades, s'approcha-t-il de celui qui l'était depuis trente-huit ans ? Pourquoi lui fait-il cette question : « *Veux-tu être guéri ?* » (v. 6) Ce n'était pas pour l'apprendre qu'il lui fit cette demande, elle aurait été inutile ; mais c'était pour faire connaître la persévérance de cet homme, et pour nous montrer que c'était là la raison pour laquelle, préférablement aux autres, il était venu à celui-là. Que dit donc le malade ? « *Seigneur, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine au moment où l'eau bouillonne ; et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi.* » (v. 7). Jésus l'interrogea donc, et lui dit : « *Veux-tu être guéri ?* » Afin que nous apprissions ces circonstances. Et il ne lui dit pas : « *Veux-tu que je te guérisse ?* » parce qu'on n'avait pas encore de lui une si grande opinion, mais : « *Voulez-vous être guéri ?* » Certes, elle est tout à fait admirable la persévérance de ce paralytique : depuis trente-huit ans, espérant chaque année d'être délivré de sa maladie, il demeura dans ce lieu et n'en sortit point. Mais s'il n'eût été très patient, quand même des années d'attente ne l'auraient point lassé, la perspective d'une attente nouvelle ne l'aurait-elle pas rebuté ? Pensez avec quel soin veillaient les autres malades ; car on ne savait pas le temps où l'eau serait troublée. Les boiteux et les estropiés pouvaient observer le moment ; quant aux aveugles, ils en étaient peut-être informés par l'agitation générale.

Rougissons donc, mes très chers frères, rougissons et répandons des larmes sur notre prodigieuse lâcheté. Cet homme a persévéré pendant trente-huit ans, sans obtenir la guérison qu'il désirait, il ne l'obtenait point, et toutefois il ne renonçait point, et s'il n'obtenait point cette grâce, ce n'était point faute de soin ou de bonne volonté : mais c'est parce que d'autres l'en empêchaient, et usaient de violence à son égard : cependant il ne s'est point découragé. Nous, au contraire, si nous persévérons dix jours à prier pour obtenir quelque grâce, et que nous ne l'obtenions pas, nous nous engourdissons, nous nous décourageons aussitôt, nous n'avons plus ni la même ardeur ni le même zèle. Nous qui passons tant d'années à capter la faveur d'un homme, qui ne craignons point, pour cela, d'aller à la guerre exposer notre vie, de passer nos jours dans l'affliction et dans la misère, de nous appliquer à des œuvres basses et serviles, et qui souvent à la fin sommes frustrés de nos belles espérances, nous n'avons ni la force, ni le courage de persévérer auprès de Notre-Seigneur avec tout le zèle et toute l'ardeur que nous devrions avoir ; quoique la récompense promise soit beaucoup plus grande que ne le sont les travaux eux-mêmes ; car « *cette espérance, dit l'Écriture, n'est point trompeuse* ». (Rom. V, 5.) Et de quel supplice ne nous rendons-nous pas dignes par une telle conduite ? En effet, n'eussions-nous rien à attendre, nulle récompense à recevoir, le bonheur de s'entretenir souvent avec Dieu n'en est-il pas une qui égale, qui surpasse tous les biens imaginables ?

Mais, direz-vous, la prière continuelle n'est-elle pas une chose pénible ? Et quoi ! dans l'exercice de la vertu tout n'est-il pas pénible ? Que la volupté accompagne le vice, et la peine la vertu, voilà, direz-vous encore, qui m'inspire mille doutes (...)

Et comme à toutes ces choses doit s'ajouter le supplice et les tourments, est-il quelqu'un de plus malheureux et de plus misérable que celui qui recherche ces plaisirs ? Instruits de ces vérités, souffrons tout pour la vertu ; c'est ainsi que nous jouirons de la vraie volupté, par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit la gloire, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles.

Amen.

Extrait de l'homélie XXXVII.

L'utilité qu'on tire des saintes Écritures est grande, le profit en est impérissable, comme le déclare saint Paul en disant : « Car tout ce qui est écrit a été écrit pour nous servir d'instruction, à nous autres, qui nous trouvons à la fin des temps : afin que nous concevions une espérance ferme par la patience et par la consolation que les Écritures nous donnent » (Rom. XV, 4 ; I Cor. X, 11) : ces divins livres sont un trésor de toutes sortes de remèdes. Faut-il réprimer l'orgueil, éteindre la concupiscence, fouler aux pieds les richesses, mépriser la douleur, élever le cœur, lui donner du courage et de la fermeté, fortifier la patience ? c'est là que chacun trouve de prompts et de puissants secours. Quel homme, en effet, parmi ceux qui depuis longtemps luttent contre la pauvreté, ou qu'une dangereuse maladie retient dans leur lit, ayant lu ces belles paroles de l'apôtre, ne se sentira pas pénétré d'une vive consolation ?

Ce paralytique de trente-huit ans voit chaque année les autres malades recouvrer la santé ; il se voit lui-même toujours dans son infirmité, et il ne se laisse point abattre, et il ne se décourage point, encore que le chagrin d'avoir vu tant d'années s'écouler inutilement, et l'attente d'un avenir incertain, où ne se montrait nulle lueur d'espérance, pussent bien le mettre au supplice. Ecoutez donc sa réponse, considérez toute l'horreur de son infortune.

Jésus-Christ lui ayant dit : « Veux-tu être guéri ? » il répondit : « Seigneur, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine au moment où l'eau bouillonne ».

Quoi de plus triste que ces paroles ? Quoi de plus malheureux qu'un tel sort ? Voyez-vous ce cœur brisé par une si longue misère ? Ne remarquez-vous pas comme il retient et étouffe son chagrin ? De sa bouche il ne sort aucun blasphème, aucun murmure ; tels que dans la calamité et dans l'affliction nous entendons souvent plusieurs en prononcer. Il ne maudit point le jour de sa naissance, il ne se fâcha point de la question qui lui était faite, et il ne dit pas : Vous me demandez si je veux être guéri, n'est-ce pas pour m'insulter et vous moquer de moi ? mais il répondit avec beaucoup de douceur et de calme : « Oui, Seigneur ». Il ne connaît pas celui qui l'interroge, il ne sait pas que c'est lui qui le doit guérir, et cependant il raconte tout sans aigreur, et il ne demande rien, comme le font ceux qui parlent à leur médecin ; mais il expose simplement son état. Peut-être s'attendait-il que Jésus-Christ l'aiderait, et lui prêterait la main pour le jeter dans l'eau, peut-être aussi voulait-il par ces paroles le toucher et l'y engager.

Que dit donc le Sauveur ? Montrant qu'il pouvait tout faire par sa parole : « Lève-toi, lui dit-il, prends ton brancard, et marche. » (v. 8).

Homélie sur le Paralytique par saint Cyrille de Turov (1130-1182)

Lorsque Jésus vint, dans un grand concours de peuple, au bassin de Salomon que l'on nomme Bethesda, c'est-à-dire la piscine des brebis, il vit un homme paralysé, gisant depuis longtemps sur une civière dans son infirmité, et il l'interrogea en ces termes : "Veux-tu recouvrer la santé?" - "Certes, Seigneur, répondit-il, je le voudrais bien, mais je n'ai pas d'homme pour me jeter dans la piscine après que l'ange l'a agitée ; je gémissais en pleurant, accablé par les souffrances de mon infirmité, et personne ne vient me visiter, j'endure seul mon mal, personne ne me voit".

Lorsqu'il eut entendu cela, notre bon médecin, le Seigneur Jésus-Christ lui dit : "Comment peux-tu dire : je n'ai pas d'homme ? Pour l'amour de toi, je me suis fait homme, moi, généreux et miséricordieux, je n'ai point trahi la promesse de mon



incarnation. Tu as bien entendu la parole du prophète : 'Un enfant nous est né, le fils du Très-Haut ; il nous a été donné, et c'est lui qui portera nos souffrances et nos maladies'. Pour l'amour de toi, j'ai laissé le sceptre du royaume d'en haut, et je passe, servant ceux d'en bas : car je ne suis pas venu pour qu'on me serve, mais pour servir. Pour l'amour de toi, moi qui n'étais pas charnel, j'ai revêtu la chair, afin de guérir toutes les maladies corporelles et spirituelles. Pour l'amour de toi, invisible aux forces angéliques, je me suis montré à tous les hommes. Car je ne saurais mépriser mon image qui gît dans la boue ; je veux au contraire la sauver et la conduire à l'intelligence véritable.

"Et tu dis : 'Je n'ai pas d'homme' ? Je suis devenu homme pour faire de l'homme un Dieu, car j'ai dit : Ils seront tous des dieux et les fils du Très-Haut". Et qui d'autre te sert plus fidèlement que moi ? Pour toi, j'ai mis à l'œuvre toute la création : le ciel et la terre t'offrent leurs services, celui-là de ses eaux, celle-ci de ses fruits. Pour l'amour de toi, le soleil t'assiste de sa lumière et de sa chaleur, et la lune avec les étoiles fait blanchir la nuit. Pour toi les nuages abreuvent de pluie la terre, et la terre fait pousser pour ton service toute herbe portant semence et tout arbre fruitier. Pour l'amour de toi, les rivières portent les esquifs, le désert nourrit les bêtes. Et tu dis : 'Je n'ai pas d'homme' !

"Qui, plus que moi, est véritablement un homme ? Car je n'ai pas trahi la promesse de mon incarnation ; j'ai fait à Abraham ce serment : 'En ta postérité seront bénies les nations ; tu auras en Isaac une descendance, je prendrai chair en elle et j'abrogerai la circoncision ; je féconderai l'eau qui engendrera de nombreux enfants par le baptême ; et c'est d'elle que parle Isaïe : 'L'eau a jailli dans le désert ; vous qui êtes altérés d'eau vive, venez'. Je suis le lac vivifiant et voici que, de mes lèvres, je fais couler pour toi la source paradisiaque, alors que tu voulais boire à cette source des brebis qui sera bientôt à sec !"

Lève-toi, prends ton grabat, afin qu'Adam m'entende et qu'il soit aujourd'hui régénéré avec toi de la corruption. En toi je guéris la malédiction encourue par Ève pour la transgression première. Lazare se corrompait déjà au tombeau parmi les morts depuis quatre jours ; par ma parole, je l'ai rendu vivant. À toi aussi, aujourd'hui je dis : 'Lève-toi, prends ton grabat, et va dans ta maison'.

Et aussitôt le paralytique bondit de son grabat, sain dans tous les membres de son corps et plein de vigueur ; et saisissant la civière qui l'avait porté, il marchait au milieu de la foule. Amen !

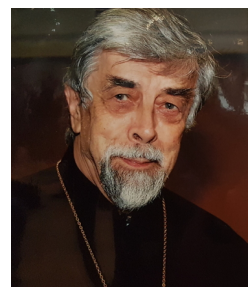
**P. Boris Bobrinskoy Émission « Orthodoxie » France Culture 17 Mai 1981
Dimanche du Paralytique**

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Nous sommes maintenant dans la période allant de la Pâques à la Pentecôte, de la Résurrection du Christ à la descente du Saint-Esprit à la Pentecôte.

Et les évangiles de ces dimanches ne sont pas tous des évangiles de la Résurrection, mais tous, à propos des miracles de Jésus ou à propos des entretiens de Jésus, manifestent la puissance de l'Esprit, la puissance de la Vie, de cette vie de Résurrection qui jaillit de Jésus, même avant Sa Résurrection. Toute l'existence, toute la marche terrestre de Jésus sur terre a déjà été une annonce de la primauté de la victoire de la vie sur la mort, de la lumière sur les ténèbres.

Dans cet évangile sur le paralytique dont la lecture vient de nous être faite, il y a un sens particulier, celui de nous rappeler la réalité pascale et pentecostale du baptême. Car le miracle se produit à la piscine de Bethesda, cette piscine qui, pour les premiers chrétiens, fut la préfiguration des fonts baptismaux, de la piscine baptismale. Nous avons



dans cet évènement aujourd'hui un certain nombre de traits distinctifs qui nous rappellent particulièrement l'évènement du baptême.

Premièrement, la maladie de ce paralytique qui était là, gisant depuis de longues années et ne trouvant personne pour le mener à l'eau lorsque cette eau bouillonnait sous l'action de l'Ange. Ce paralytique est lui-même, bien sûr, symbole de tous ces malades, de tous ces estropiés, de tous ces souffrants de tous les temps, de cette misère qui n'est pas seulement une misère corporelle, une déchéance du corps, mais aussi et plus profondément, plus dramatiquement, la déchéance de l'âme, du cœur, cette destruction de l'être par le péché, car nous savons combien dans l'homme, tout est lié, tout est inséparable : la haine, la violence, l'impureté. Et tout cela l'éloigne de Dieu, l'éloigne des sources mêmes de la vie.

Retenons aussi la parole, une parole naïve, une parole banale de ce malade de l'évangile auquel Jésus propose la guérison et qui dit : « Je n'ai personne pour me mener à l'eau ! ». Littéralement ce n'est pas « Je n'ai personne », mais « Je n'ai pas d'homme ». Le « Je n'ai pas d'homme » est particulièrement significatif, car il est vrai qu'il n'y avait personne. Toutes les personnes qui auraient pu être là n'étaient pas « quelqu'un », n'étaient pas un « Homme » dans le sens fort, dans le sens pur, dans le sens primordial et intégral du terme, car notre propre humanité est déformée et malade, et Jésus est venu dans le Monde nous manifester non seulement la divinité, la puissance divine en Lui, mais aussi l'humanité, l'intégrité de l'homme renouvelé et pur dans sa propre nature.

C'est pourquoi Jésus prend ces paroles « *Je n'ai pas d'homme* » au mot, à la lettre. Lui qui est l'Homme dans la plus totale vérité, dans la pleine manifestation. Par une simple parole, par une parole de puissance, Jésus lui communique la guérison.

Et ainsi l'homme se lève, il retrouve la vie, il retrouve la joie, il retrouve l'usage de ses membres.

Que cet évangile d'aujourd'hui soit pour nous un rappel de cette miséricorde de Dieu qui nous transforme et qui demande aussi, après notre guérison qui nous est donnée dans l'Église, dans les Sacrements, que nous demeurions fidèles.

Le Paralytique de Béthesda

Homélie prononcée par le Père René Dorenlot

Dimanche du Paralytique 1999



Le Christ est ressuscité !

Voici un Évangile dramatique. À la suite d'un miracle accompli par Jésus, s'élève entre Lui et Ses interlocuteurs un mur d'incompréhension et de haine.

Même le miraculé guéri ne paraît manifester de reconnaissance et semble rejoindre le camp des opposants. Saint Jean conclut : « *On cherchait à faire mourir Jésus parce qu'il faisait ces choses le*

jour du sabbat. »

Pour nous, Chrétiens du vingtième siècle, cela paraît incompréhensible. Jésus a guéri le paralytique en disant : « Lève-toi, prends ton lit et marche. » La Parole de Jésus a sauvé l'homme de trente-huit ans d'infirmité. D'une parole, Jésus a rendu au paralysé « l'être, la vie et le mouvement. »

Les ennemis de Jésus ne voient pas la guérison miraculeuse. Ils oublient qu'Il a guéri l'infirme en disant « *lève-toi,* » mais Lui reprochent d'avoir ajouté « *prends ton lit et marche.* »

C'est que cette parole contrevenait aux préceptes du sabbat. Dans le livre de la Genèse, aucun précepte n'entoure le sabbat. Il est seulement dit qu'au septième jour, Dieu se reposa de Ses œuvres, ayant vu que la Création était belle et bonne. C'est la Loi

de Moïse qui a voulu que l'homme s'associe au repos de Dieu, pour la louange de l'acte créateur et l'adoration du Seigneur. Le sabbat devait être consacré entièrement à la contemplation de l'œuvre de Dieu et à la bénédiction du Très-Haut.

Aussi le moindre acte créatif pendant le sabbat était (et reste) interdit aux hommes, et avant tout celui de porter quelque fardeau que ce soit. Le livre de Jérémie le commente sévèrement, en y introduisant une perspective messianique : « *Gardez-vous bien - il y va de votre vie - de transporter un fardeau le jour du sabbat... Si vous n'introduisez pas de fardeau par les portes de Jérusalem le jour du sabbat... Alors les rois qui occupent le trône de David entreront... Et cette cité sera habitée à jamais... Mais si vous n'obéissez pas en sanctifiant le jour du sabbat, en vous abstenant de porter des fardeaux ce jour-là, Je mettrai le feu à vos portes et il dévorera les palais de Jérusalem et ne s'éteindra jamais...* » (Jérémie XVII, 19-27).

Il est évident que Jésus savait tout cela parfaitement. Dès lors sauver miraculeusement un paralysé et surtout contrevenir au sabbat étaient deux actes délibérés par lesquels Jésus manifestait Sa totale indépendance vis-à-vis des traditions, des prescriptions orales ou écrites et leur opposait Sa transcendance et Ses pouvoirs divins. Jésus ose proclamer : « *Mon Père agit jusqu'à présent, moi aussi J'agis.* » C'est que depuis Adam, le tohu-bohu originel continue de troubler le monde et Dieu travaille à reprendre son œuvre. Pour cela Il a envoyé le Verbe, Sa Parole, Son Fils bien-aimé parachever cette œuvre, c'est-à-dire la parfaire jusqu'à la fin, par ce qui sera le Saint et grand Sabbat, du jour de la Crucifixion à celui de la Résurrection. Aussi, dit saint Jean, on cherchait encore plus à faire mourir Jésus, « *non seulement parce qu'Il violait le sabbat, mais parce qu'Il appelait Dieu son Père, se faisant lui-même égal à Dieu.* »

Ainsi l'homme privilégie la lettre contre l'esprit, la règle contre la grâce, le précepte contre l'amour. Il est tellement tentant et facile d'imposer des règles. Jésus en prévient Ses disciples : « *Viendra l'heure où quiconque vous fera mourir croira rendre un culte à Dieu. Et ils agiront ainsi parce qu'ils n'ont connu ni le Père ni moi.* »

Les adversaires de Jésus étaient enfermés dans leurs certitudes. Ils sont fils d'Abraham, héritiers de la Promesse, dépositaires de la Loi. Leur élection les garantit contre l'erreur. Peu importe qu'ils ne reconnaissent pas les miracles de Jésus. Peu importe qu'ils n'écoutent pas Sa parole. Ils sont justifiés par leur statut de fils de Dieu et du peuple messianique. C'est pourquoi ils sont sourds et aveugles. Ils ne peuvent comprendre le sens ni de Ses actes, ni de Sa Parole. Ils ne voient ni n'entendent que ce qui les confirme dans leurs propres convictions. Entre Jésus et Ses adversaires, il n'y aura pas de compromis possible. Et la Croix se dressera au Golgotha. Mais en ce jour-là la Rédemption sera acquise pour tous les hommes. Le relèvement du paralytique un jour de sabbat deviendra l'annonce et la figure de la restauration de notre nature et de toute la création. Ce sera le jour du Grand Sabbat du Samedi saint. Avant de mourir, Jésus dira : « *Ils m'ont haï sans raison* » ; puis sur la Croix : « *Ils ne savent pas ce qu'ils font.* » Ayant accompli notre salut commun, il Lui reviendra de chercher aux enfers nos ancêtres depuis Adam, pour leur apporter la lumière de la Résurrection et Sa parole de Vérité.

Le prophète Syméon l'avait annoncé. Toute la vie terrestre de Jésus se sera déroulée sous le signe de la contradiction. Il aura été pour ses contemporains une pierre de scandale. Reste à savoir s'Il ne l'est pas toujours pour nous. Combien serions-nous plus à l'aise d'accomplir quelque précepte plutôt que de suivre la loi d'amour du Seigneur. « *Toute la Loi est accomplie dans une seule parole, dit saint Paul, tu aimeras ton prochain comme toi-même.* » Et il ajoute : « *Aurais-je la connaissance des langues des anges et des hommes, le don de prophétie, la science de tous les mystères et même une foi à transporter les montagnes, donnerais-je tous mes biens aux pauvres, livrerais-je même mon corps pour*

être brûlé, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien. »

Les contemporains de Jésus avaient leur logique et pensaient rendre un culte à Dieu. Mais nous, nous n'avons aucune excuse. Il nous faut cesser de rester prisonniers de nous-mêmes, de notre propre justice qui est trop souvent une insulte à notre foi, une insulte à l'amour du Christ pour tous les hommes. Il nous faut avec le Christ travailler au combat de l'amour et de la grâce contre les pierres taillées de notre foi, de nos Églises même, et contre l'insensibilité de nos cœurs.

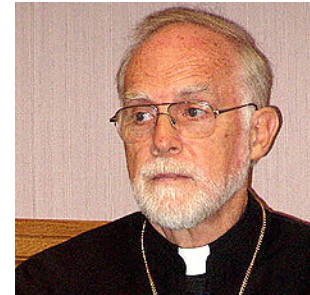
Il y va du salut du monde et de la venue du Royaume.

Homélie du Père Jean Breck

Quatrième Dimanche après Pâques 2004

Le paralytique de Béthesda (Jn 5,1-16)

L'Évangile d'aujourd'hui raconte la rencontre à Jérusalem entre Jésus et le paralytique, un homme qui avait souffert de sa maladie pendant plus de trente-huit ans. Tous les jours des amis ou membres de sa famille l'ont amené à la piscine de Béthesda (ou Bethzatha), lieu connu comme sanctuaire, un endroit sacré où les malades pouvaient être guéris. D'après la mythologie juive, un ange descendait périodiquement dans la piscine, pour agiter l'eau, et la première personne à entrer dans l'eau à cet instant était guéri de sa maladie, quelle qu'elle soit.



Par conséquent, la compétition dans ce lieu était farouche, au point où le paralytique n'avait aucun espoir d'être guéri. Jésus lui demande s'il veut retrouver la santé, et le malade répond, « *Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau est agitée* ». « *Je n'ai personne* », dit-il, réponse de tristesse et de désespoir. Le lecteur de l'Évangile peut lui dire : « Mais si, tu as la seule personne qui peut t'aider. Tu as Jésus de Nazareth, Source de santé et de salut du monde entier ! » Jésus lui ordonne de se lever et de marcher. Par sa seule parole la guérison est effectuée. L'homme se met debout, prend son lit et s'en va, même avant de savoir le nom de son bienfaiteur.

Le but originel de ce récit était de donner une leçon concernant la supériorité de Jésus par rapport à la Loi de Moïse. Comme Il l'avait fait à maintes reprises, Jésus révèle l'hypocrisie des Pharisiens et d'autres autorités religieuses qui imposaient sur le peuple l'interdiction de faire du travail pendant le sabbat, tandis qu'ils ont souvent enfreint la loi eux-mêmes, par exemple, en amenant leurs animaux aux sources d'eau et de nourriture durant le sabbat.

Il y a, pourtant, une autre leçon à tirer de cette rencontre entre Jésus et le paralytique. La notion clé est donnée par la réponse du malade à la question posée par Jésus, « *Veux-tu retrouver la santé ?* » La réponse en est évidente : bien sûr il désire être guéri, ce qui est démontré par le fait qu'il avait passé tant d'années dans l'espoir que quelqu'un le jetterait dans l'eau dès qu'elle commence à être agitée. Mais l'aspect le plus significatif est son objection, « *Je n'ai personne* ». Dans sa détresse il est incapable de voir et de comprendre le fait que la réponse à son désir le plus urgent se tient devant lui dans la Personne qu'il appelle « *Seigneur* ». Effectivement, la seule personne capable de l'aider est Jésus, Celui que nous vénérons comme médecin de nos âmes et de nos corps.

Il y a un aspect de l'échange entre les deux hommes que l'on doit considérer comme symbolique. Un symbole est une réalité qui révèle un sens au-delà de cette réalité, c'est-à-dire au-delà du sens empirique. Le terme est construit de deux mots grecs, *sym* et *bollein*, qui signifient littéralement « jeté ensemble ». Il existe un double sens à certaines réalités, un sens littéral, en l'occurrence le handicap vécu par le paralytique, et un sens « supérieur », contenu dans le sens littéral, mais qui ne se révèle que par une lecture de

la réalité capable d'y discerner un sens plus élevé. Les Pères de l'Église parlaient de ce deuxième sens comme « le sens spirituel », sens à discerner par tous ceux qui s'appliquent à une lecture plus profonde que l'ordinaire, qui discerne dans une réalité un aspect transcendant. Il s'agit donc d'une réalité à double sens, un sens littéral (souvent appelé le sens « historique ») et un sens transcendant, supérieur ou spirituel. Les deux sens sont « jeté ensemble », conférant à la réalité en question la qualité de symbole.

La maladie du paralytique peut être considéré comme « symbolique » dans le sens qu'elle représente ou « symbolise » la condition humaine en générale. Portant le poids de notre péché – notre révolte contre la volonté de Dieu – nous avons tendance à passer une bonne partie de notre vie dans un état de paralysie. Souvent il nous parait que « nous n'avons personne » pour réaliser en nous la guérison dont nous avons tellement besoin. Nous ignorons, volontairement ou non, que droit devant nous se trouve la seule Personne capable de nous guérir, de nous redresser et de donner sens et direction à notre vie.

La Bonne Nouvelle de l'Évangile, c'est que Dieu n'a pas abandonné son monde et son peuple, mais qu'Il s'est incarné, assumant la totalité de notre existence, excepté le péché. Le péché, pourtant, n'est pas un aspect intrinsèque de notre être. Le péché est plutôt un manque, une absence de bonté et de beauté dans les êtres humains, tels que Dieu les a créés. Le fait que le Fils de Dieu est devenu homme « sans péché » ne diminue en rien la plénitude de son humanité. Au contraire, la tradition patristique affirme que le Fils, deuxième Personne de la Sainte Trinité, est depuis avant la Création l'archétype, le modèle parfait de l'humanité, telle que Dieu a désiré qu'elle soit. Le péché est entré dans le monde, non pas comme attribut de notre humanité, mais comme puissance néfaste qui sert à déformer l'homme et à obscurcir en lui l'Image de Dieu dont il est porteur. C'est ainsi que le péché est un manque, l'absence de la perfection pour laquelle l'homme fut créé. En assumant la plénitude de la vie humaine, le Fils de Dieu restaure, en la Personne de Jésus de Nazareth, la perfection originelle que Dieu a voulu pour tous ceux créés à l'image divine et appelés à cheminer vers la divine « ressemblance ». Cheminement rendu difficile, si non impossible, par tout ce qui est désigné par le terme « péché ».

C'est pour cette raison-là que Jésus prévient l'homme sévèrement de ne plus commettre de péché, de peur qu'il lui n'arrive quelque chose de pire que la paralysie de laquelle il avait souffert durant tant d'années. Il existe un lien indéfinissable entre le péché et la maladie. Certes, toute maladie n'est pas causée par un péché spécifique, comme tout péché ne mène pas inéluctablement à la maladie. Néanmoins, le péché est entré dans le monde comme révolte contre la volonté de Dieu et contre son dessein pour la vie de tous ceux qui porte sa divine image. Le « projet » de Dieu depuis le commencement est de révéler sa présence et d'ouvrir le chemin par lequel l'homme puisse retourner à Lui. Le paralytique était guéri de sa maladie non seulement pour lui-même, mais aussi pour qu'il rende témoignage à autrui. Il est donc un symbole de la vie et la vocation de toute un chacun. Il s'agit-là d'une responsabilité lourde mais bénie, permettant une véritable participation à l'œuvre de Dieu pour le salut du monde.

Tous nous sommes invités à assumer une telle responsabilité. Tous nous portons nos propres maladies, tous nous sommes appelés à chercher la guérison de notre propre paralysie. Mais que nous n'oublions jamais que nous avons une Personne capable de nous guérir et de nous pardonner. « Ne pêche plus », dit-Il. Car Il désire ardemment déblayer devant nous la Voie qui mène vers une communion éternelle avec Lui et avec son Père. Amen



« Je n'ai pas d'homme » :
Le Paralytique de Bethesda (Actes 9,32-42 ; Jean 5,1-15)
Homélie prononcée par le père André le 4e dimanche de
Pâques 2013

Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

Le Christ est ressuscité ! En vérité, Il est ressuscité !

Nous sommes toujours dans le temps de Pâques, jusqu'à l'Ascension dans deux semaines et demie. Nous sommes aussi dans le temps qu'on appelle Pentecostaire, c'est-à-dire la période des cinquante jours qui vont de Pâques à la Pentecôte, et qui forment une unité. Les deux dimanches précédents, celui de Thomas et celui des Myrrhophores, nous faisaient revivre les événements autour de la Résurrection du Seigneur. A partir d'aujourd'hui, en ce 4e dimanche de Pâques, dimanche du Paralytique, nous commençons à nous tourner vers le jour de la Pentecôte, le cinquantième jour, celui de la descente du Saint-Esprit.

L'Évangile d'aujourd'hui, selon saint Jean, commence ainsi : « *Jésus monta à Jérusalem pour la fête.* » Cette indication significative nous situe dans la perspective de la Pentecôte : le nom de la fête n'est pas précisé, mais il semble, d'après certains Pères, notamment saint Jean-Chrysostome, qu'il s'agisse de la Pentecôte juive, car la tradition juive connaît aussi cette cinquantaine de jours après la Pâque. Cela est cohérent avec la suite car, un peu plus loin, l'évangéliste Jean nous dit que, « *le dernier jour de la fête* », Jésus fait un discours sur « *l'eau vive* ». Et saint Jean est très clair : « *Il dit cela de l'Esprit-Saint que devaient recevoir ceux qui croiraient en Lui.* » (Jean 7, 37-39) Par ailleurs, dans quelques jours, mercredi prochain, c'est une aussi fête, qui malheureusement passe un peu inaperçue maintenant, mais qui est importante et qu'on appelle la Mi-Pentecôte, au milieu du temps entre Pâques et la Pentecôte. À cette occasion, nous lisons l'Évangile de Jean qui nous parle de la présence de Jésus à Jérusalem « *au milieu de la fête.* » (Jean 7,14) Mais revenons à l'Évangile d'aujourd'hui. Jésus est donc monté à Jérusalem et vient à la piscine de Bethesda, près de la Porte des Brebis. Cette piscine, dont on avait longtemps perdu la trace, a été redécouverte par les archéologues au XIXe siècle, et on a pu vérifier l'exactitude de la précision apportée par saint Jean : le fait qu'elle avait cinq portiques, chose qui était rare. On peut aujourd'hui visiter les vestiges de cette piscine, qui est à côté de la maison de sainte Anne, là où est née Marie, la Mère de Dieu.

Et l'évangéliste Jean nous décrit cette scène avec tous les malades, tous les infirmes qui attendaient au bord de cette piscine. Car un ange de Dieu venait agiter l'eau à certains moments, et lorsque l'eau était agitée, le premier qui y descendait était guéri de sa maladie. Et parmi ces malades se trouve notre paralytique, infirme depuis trente-huit ans. Vous vous rendez compte ? Trente-huit ans, c'est presque toute une vie ! Il était là, mais ne pouvait pas bénéficier du pouvoir de guérison qui était apporté par l'ange par intermittence, parce que d'autres couraient plus vite que lui, et donc il attendait.

Et lorsque le Seigneur lui demande s'il veut être guéri, il lui répond : « Seigneur, bien sûr que je voudrais être guéri, mais je n'ai pas d'homme pour me porter dans la piscine, et un autre arrive avant moi. »

Je voudrais m'attarder un peu sur cette parole du paralytique : « *Je n'ai pas d'homme* », en m'appuyant sur **une homélie de saint Cyrille de Tourov**.

Je ne sais pas si vous connaissez saint Cyrille de Tourov, c'est un saint de la Russie kiévienne du XIIIe siècle. Tourov est maintenant une petite ville du Sud de la Biélorussie. Saint Cyrille est connu pour ses homélies, il est parfois comparé à saint Jean-Chrysostome pour ses discours.



Dans cette homélie, saint Cyrille reprend le dialogue entre Jésus et le paralytique, mais en l'augmentant pour en montrer toute la portée : Jésus interrogea le Paralytique en ces termes : < Veux-tu recouvrer la santé ? > - < Certes, Seigneur, répondit-il, je le voudrais bien, mais je n'ai pas d'homme pour me jeter dans la piscine après que l'ange l'a agitée ; je gémis en pleurant, accablé par les souffrances de mon infirmité, et personne ne vient me visiter, j'endure seul mon mal, personne ne me voit. >

Lorsqu'il eût entendu cela, notre bon médecin, le Seigneur Jésus-Christ lui dit : « Comment peux-tu dire : je n'ai pas d'homme ? Pour l'amour de toi, Je me suis fait Homme, moi, généreux et miséricordieux, Je n'ai point trahi la promesse de mon incarnation. Tu as bien entendu la parole du prophète : Un enfant nous est né, le fils du Très-Haut ; il nous a été donné, et c'est lui qui portera nos souffrances et nos maladies. »

Saint Cyrille cite ici deux prophéties d'Isaïe (Is. 9,5 et 54,4).

Et il continue en prêtant ces paroles à Jésus :

« Pour l'amour de toi, J'ai laissé le sceptre du royaume d'en haut, et Je passe, servant ceux d'en bas : car Je ne suis pas venu pour qu'on me serve, mais pour servir. Pour l'amour de toi, Moi qui n'étais pas chamel, J'ai revêtu la chair, afin de guérir toutes les maladies chamelles et spirituelles. Pour l'amour de toi, invisible aux forces angéliques, Je me suis montré à tous les hommes. Car je ne saurai mépriser mon image qui gît dans la boue ; Je veux au contraire la sauver et la conduire à l'intelligence véritable. »

Et tu dis : Je n'ai pas d'homme ? Je suis devenu Homme pour faire de l'homme un Dieu car J'ai dit : *Ils seront tous des dieux et des fils du Très-Haut* (Ps 80,6). Et qui d'autre te sert plus fidèlement que moi ?

Pour toi, J'ai mis à l'œuvre toute la création : le ciel et la terre t'offrent leurs services, celui-là de ses eaux, celle-ci de ses fruits. Pour l'amour de toi, le soleil t'assiste de sa lumière et de sa chaleur, et la lune avec les étoiles fait blanchir la nuit. Pour toi les nuages abreuvant de pluie la terre, et la terre fait pousser pour ton service toute herbe portant semence et tout arbre fruitier. Pour l'amour de toi, les rivières portent les esquifs, le désert nourrit les bêtes. Et tu dis : Je n'ai pas d'homme ! »

« Qui, plus que moi, est véritablement un Homme ? Car Je n'ai pas trahi la promesse de mon incarnation ; J'ai fait à Abraham ce serment : *En ta postérité seront bénies les nations* (Gen. 22,18) ; *tu auras en Isaac une descendance* (Gen. 21,12), *Je prendrai chair en elle et J'abrogerai la circoncision ; Je féconderai l'eau qui engendrera de nombreux enfants par le baptême ; et c'est d'elle que parle Isaïe : L'eau a jailli dans le désert* (Is 35,6) ; *vous qui êtes altérés d'eau vive, venez* (Is. 55,1). *Je suis le lac vivifiant et voici que, de mes lèvres, Je fais couler pour toi la source paradisiaque, alors que tu voulais boire à cette source des Brebis qui sera bientôt à sec !* »

En effet, cette source près de la Porte des Brebis, la piscine de Bethesda, n'aura pas toujours de l'eau. On peut constater aujourd'hui qu'elle est tarie depuis longtemps. Mais l'eau vive que nous promet le Seigneur ne tarira jamais.

< Ensuite, le Seigneur dit au paralytique : *Lève-toi maintenant, prends ton grabat* – c'est à dire ton lit – et va dans ta maison. Et aussitôt le paralytique bondit de son grabat, sain dans tous les membres de son corps et plein de vigueur ; et saisissant la civière qui l'avait porté, il marchait au milieu de la foule. »

Dans cette homélie, saint Cyrille donne toute la portée de la parole du paralytique : < Je n'ai pas d'homme >. Mais justement, l'Homme dont il avait besoin, l'Homme attendu, se trouve là, c'est Jésus-Christ. Auparavant, c'est un ange qui intervenait dans la piscine.

Avant l'incarnation du Christ, Dieu a envoyé ses anges, Il est intervenu dans l'histoire par ses anges.

Mais les anges ont un pouvoir limité. En fait, l'humanité attendait un Homme qui vienne vraiment les sauver, et cet Homme, c'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu envoyé par Dieu, Dieu Lui-même qui s'est fait Homme.

Cette leçon nous concerne. En effet, il arrive parfois à certains d'entre nous de dire : « Moi, je n'ai personne pour m'aider. » Ou bien : « Ma souffrance est telle que personne ne peut la comprendre, personne ne peut me venir en aide. » Eh bien là, nous avons une réponse.

Oui, il y a un Homme qui peut nous aider : Jésus-Christ. Il peut nous aider parce que c'est Dieu Lui-même qui s'est incarné. Alors, ne disons plus que nous n'avons personne pour nous aider.

Une autre leçon encore, c'est la patience.

Trente-huit ans, c'est le temps que ce paralytique a attendu, mais sa patience n'a pas été vaine.

Après ces trente-huit ans, il a vu cet Homme qu'il attendait, que l'humanité attendait, et qui est venu le guérir de son infirmité. Parce que c'est pour cela qu'Il est venu : pour guérir toute l'humanité, pour nous guérir de notre infirmité due au péché. En fait, c'est Adam qui aurait dû jouer ce rôle de l'homme attendu. Adam, le premier homme, a été créé pour cela : pour être le maître de la création, non pas pour l'exploiter, mais pour l'élever. Mais, comme vous le savez, Adam n'a pas accompli sa vocation, et nous, et toute l'humanité à sa suite, ne l'avons pas accomplie non plus. Il fallait que vienne cet Homme capable de guérir l'humanité et le cosmos tout entier de la blessure du péché. Seul Jésus-Christ est cet Homme capable de nous guérir de nos infirmités, capable de nous rendre la vie, parce qu'Il est la Résurrection et la Vie.

En vérité, le Christ est ressuscité !

Source : <https://orthodoxeametz.fr> z

La guérison du paralytique de Béthesda

Homélie enregistrée par le père André 4e dimanche de Pâques 2020

Le Christ est ressuscité ! Chers amis qui êtes encore en confinement dans vos maisons, je vous invite dans notre nouveau lieu de culte, à Metz. Nous sommes encore en train de l'aménager, après l'incendie du mois de décembre dernier, qui a rendu indisponible la chapelle où nous étions installés depuis une dizaine d'années.

En ce 4e dimanche de Pâques, l'Église nous propose le récit de la guérison du paralytique, au chapitre 5 de l'Évangile de Jean, le disciple bien-aimé du Seigneur.

Jésus est monté à Jérusalem. Il arrive à la piscine de Béthesda. Là, un grand nombre de malades et d'infirmes étaient couchés dans l'attente du mouvement de l'eau. Car un ange descendait de temps en temps et agitait l'eau, et celui qui y descendait le premier après que l'eau avait été agitée était guéri.

Quel spectacle ! Une telle concentration de malades et d'infirmes ! Cela fait écho à une situation que nous connaissons actuellement dans nos hôpitaux et dans nos maisons de retraite, avec l'épidémie qui s'est abattue sur le monde. Certes, aujourd'hui, la médecine est plus performante que dans les temps bibliques, mais la souffrance n'est pas moindre. Parmi les infirmes de Béthesda se trouve un homme paralysé depuis 38 ans, autant dire depuis toujours. Il est trop handicapé pour arriver le premier dans l'eau lorsque l'ange intervient, et personne ne l'aide. C'est souvent comme cela dans notre monde déchu : en situation de pénurie, lorsque la vie des gens est en jeu, on observe le réflexe du chacun pour soi, pour se sauver avant les autres. Bien sûr, il y a toujours de bons samaritains. On aime rendre hommage, à juste titre, au dévouement des soignants dans les

conditions actuelles.

Toujours est-il que la médecine ne réussit pas à guérir tous les malades. Mais lorsque le Seigneur est venu, Il a eu compassion de ce pauvre homme et l'a remis debout en lui disant : « Lève-toi ! » C'est le même mot en grec que « ressuscite ! » Pour cet homme dont l'existence ressemblait plus à la mort qu'à la vie, c'est effectivement une véritable résurrection. Tous les éléments de ce récit ont une haute signification, mais je voudrais m'arrêter sur un point précis. Lorsque le Seigneur demande au paralytique : « *Veux-tu être guéri ?* », il lui répond : « *Je n'ai personne pour me porter lorsque l'eau est agitée* ». Telle est du moins la traduction dans nos Bibles en français.

En fait, l'original dit : « *Je n'ai pas d'homme pour me porter* ». Le mot Homme, ici, a toute son importance, non pas au sens de genre masculin, mais au sens générique de genre humain, *ανθρωπον* en grec, *человек* en russe. Lorsqu'on l'entend ainsi, on comprend que l'Homme attendu n'est autre que le Christ.

C'est ainsi que saint Cyrille de Tourov (un saint de la Russie kiévienne du XIIe siècle) prête ces paroles au Seigneur : « *Comment peux-tu dire que tu n'as pas d'homme ? Pour l'amour de toi, J'ai laissé le sceptre du Royaume d'en haut et Je Me suis fait Homme. J'ai revêtu la chair afin de guérir toutes les maladies charnelles et spirituelles. Je Me suis fait Homme pour faire de l'homme un Dieu. Qui plus que Moi peut se dire véritablement Homme ?* »

Depuis la création d'Adam, l'humanité était en attente de cet Homme. Adam lui-même était une figure de Celui qui devait venir, nous dit saint Paul (Rom 5,14). L'homme a été créé à l'origine pour être le maître de la création, non pas pour l'exploiter, mais pour l'élever. Mais au lieu de cela, il a entraîné la création dans sa chute. Il fallait que vienne cet Homme nouveau, capable de guérir l'humanité et le cosmos tout entier de la blessure du péché. Seul Jésus-Christ est cet Homme capable de nous sauver et de nous donner la vie qui ne se corrompt pas, parce qu'Il est la Résurrection et la Vie.

En vérité, Il est ressuscité !



Homélie du P. Placide Deseille pour le Dimanche du Paralytique 2005

En ce temps de Pâques, après avoir célébré deux dimanches où nous chantions des textes liturgiques et entendions lire des récits évangéliques qui insistaient sur le témoignage porté par les apôtres à la Résurrection du Christ, nous commençons aujourd'hui une autre série de lectures des évangiles, qui conviennent elles aussi parfaitement au temps de Pâques, mais qui ont un caractère un peu différent, en ce qu'ils vont insister particulièrement sur le mystère de l'eau, sur le sens symbolique de l'eau, en nous rappelant que ce temps pascal est le temps qui fait suite aux baptêmes administrés à Pâques. Et cela vaut pour chacun d'entre nous, car ce temps pascal est comme un mémorial de notre propre baptême, par lequel nous avons été initiés à la vie dans le Christ, par lequel nous avons été plongés dans la mort du Christ et ressuscités avec lui.

Aujourd'hui, nous venons d'entendre lire le récit de la guérison du paralytique qui gisait auprès de la piscine des Brebis (Jn, 5, 1-15). Nous entendrons dimanche prochain le récit de l'entretien avec la Samaritaine, l'évangile de l'eau vive, puis, le dimanche suivant, celui de la guérison de l'Aveugle-né; tous ces récits contiennent une allusion au sens sacramentel de l'eau, au baptême.

Ces évangiles peuvent nous faire mieux comprendre la transformation que le baptême a opérée en nous, et les divers aspects de notre Résurrection spirituelle dans le Christ. Mais il font en même temps beaucoup plus : ainsi lus, ils réactualisent en notre

faveur la grâce de notre propre baptême, ils guérissent ce qui nous reste de notre antique infirmité.

Assurément, ces textes évangéliques nous racontent d'abord des guérisons accomplies par le Christ durant sa vie terrestre.

Ce sont des guérisons physiques, réelles, mais qui, en même temps, sont des signes. Saint Jean, quand il parle des miracles du Christ, emploie avec prédilection ce mot de « signe ». Les anciens auteurs chrétiens et les saints pères de l'Église, à commencer par le grand Origène, insistent sur le fait que l'évangile doit être lu spirituellement. Cela veut dire que, parce que le Christ était le Logos, le Fils de Dieu, tous les actes terrestres qu'il accomplissait transcendaient le temps, de telle sorte que lorsque nous en lisons le récit avec foi à la liturgie ou même en privé, ces actes du Christ redeviennent actuels pour nous, nous concernent personnellement. L'évangile ne raconte pas simplement des épisodes du passé, mais il nous révèle ce qui devrait s'accomplir à travers le temps, tous les jours, dans l'Église et pour chacun d'entre nous.

Ainsi donc, aujourd'hui, nous venons d'entendre lire le récit de la guérison du paralytique de la piscine des Brebis. Et tous les textes liturgiques de la semaine nous feront encore méditer ce mystère, nous en dévoileront en quelque sorte toutes les facettes, illumineront nos âmes par leur beauté et leur splendeur.

Oui, ce paralytique qui gisait au bord de la piscine était un mort-vivant, et le Christ, en le guérissant, en un sens le ressuscite ; il le ressuscite en lui rendant le mouvement.

À l'Aveugle-né, il rendra la vue, mais une vue qui est autre que notre vue physique et terrestre. Cela signifie que, par le baptême, le Christ éveille en nous une vue nouvelle. Je me souviens d'un vieux moine que j'ai connu et qui avait perdu la vue physique ; il disait : « Ne dites pas que je ne vois pas, dites simplement que je vois autrement ». Oui, par le baptême nous recevons cette grâce de voir autrement. Nous sommes des aveugles spirituels, le péché nous a rendus spirituellement aveugles, et par le baptême, une vue spirituelle, un regard nouveau s'éveille en nous.

Et aujourd'hui, en ce dimanche du Paralytique, nous devons comprendre que, par le baptême, une vie nouvelle s'est éveillée en nous. Nous étions spirituellement des paralysés, et voilà que nous recevons une vie nouvelle qui nous rend le mouvement, qui suscite un élan nouveau dans nos membres eux-mêmes, dans notre corps lui-même. Bien sûr, cela ne s'accomplira en plénitude que lors de la Résurrection finale, quand le Christ reviendra et instaurera cette Jérusalem nouvelle vers laquelle nous tendons de tout notre désir. Mais dès aujourd'hui, par le baptême, le Christ rend ainsi le mouvement à nos membres, même à nos membres physiques. Et c'est déjà comme un avant-goût, comme une annonce de notre Résurrection future.

De même, quand le Christ, par exemple, guérit un muet, il lui rend assurément la parole, la parole matérielle, mais en même temps, il le rend capable de chanter la gloire de Dieu, acquérir une parole nouvelle, de proclamer les merveilles de Dieu. De parler ainsi une langue qui n'est plus simplement celle de la chair et du sang, mais qui est de l'ordre de l'Esprit. Il faut que notre parole de baptisé soit une parole qui corresponde à cette parole nouvelle, à cette parole mue par l'Esprit-Saint, qui nous a été donnée au baptême.

Eh bien, aujourd'hui, nous apprenons que par le baptême, c'est un mouvement nouveau qui nous est donné, et que notre corps lui-même, par nos gestes, par nos expressions, doit exprimer qu'il a reçu cette vie nouvelle. Et de même que la parole nouvelle que nous recevons au baptême, lorsque notre condition de muet spirituel est guérie, est une parole de louange de Dieu qui s'exprimera dans la liturgie et dans la

prière, et une parole de charité envers le prochain, de même ce mouvement nouveau, qui est suscité dans nos membres par le don de l'Esprit-Saint, doit se traduire d'abord par une participation de tout notre corps, de tout notre être, à la louange divine, à la prière, dans la liturgie et dans la prière privée.

Exprimer notre louange, notre prière, uniquement par la parole, ce n'est pas suffisant. Il faut que notre corps y soit associé, pour que ce soit notre être entier qui y participe, que ce soit quelque chose qui mette en œuvre notre cœur, notre sensibilité spirituelle profonde, et non pas seulement notre cerveau, notre intelligence. Ce serait une grave erreur, un manque de sens liturgique, de penser que tous les signes de croix, les métanies grandes ou petites qui jalonnent nos offices, sont quelque chose d'extérieur, et que notre participation intérieure aux offices serait améliorée si on réduisait tous ces gestes. Bien au contraire, ils permettent à notre prière de ne pas être quelque chose de cérébral, mais de procéder vraiment de notre cœur, de tout notre être rassemblé. Un enfant manifeste-t-il mieux son amour pour sa mère quand il lui dit simplement : « je t'aime », ou quand il l'embrasse avec tendresse, avec effusion ? Notre culture occidentale, trop rationaliste, a perdu le sens du geste.

L'homme enfermé dans son ego vit dans ses pensées, il vit au niveau de son cerveau. Dans la prière, il est raide et guindé, il répugne à s'incliner, à se prosterner, à faire des signes de croix.

Le Saint-Esprit réunit notre être, assouplit notre paralysie spirituelle; il nous fait descendre au niveau du cœur. Nos gestes, nos métanies, nos signes de croix deviennent alors spontanés, libres, ils nous permettent d'exprimer avec tout notre être ce qui procède de notre cœur. Tous ces gestes, que certaines personnes peuvent dédaigner comme un « culte extérieur », non seulement sont le langage du cœur, mais ils expriment en réalité la transfiguration de nos corps par la grâce de l'Esprit-Saint. Si nous nous prosternons, si nous faisons des métanies, si nous nous signons fréquemment, si nous nous inclinons profondément, tout cela est une manière d'exprimer notre adoration, notre humilité, et de les vivre sous la motion la plus intime du Saint-Esprit.

Et si nous nous tenons debout, comme il convient de le faire le dimanche et pendant le temps pascal, c'est parce que nous sommes ressuscités avec le Christ. Cette position debout exprime admirablement notre condition de ressuscités, notre attitude filiale – notre parrhésia, comme disaient les saints pères, – envers notre Père céleste. Et lorsque nous nous asseyons, cela ne doit pas être simplement parce que nous sommes fatigués ; si nous sommes fatigués, nous devons savoir aussi, autant que possible, nous tenir malgré tout debout, justement parce que nous sommes des ressuscités. Mais si, à certains moments, nous nous tenons assis, c'est parce que c'est d'abord la position de l'écoute, celle de Marie, sœur de Lazare, aux pieds de Jésus dans ce beau récit de l'évangile qui raconte l'épisode de Marthe et Marie.

Oui, tous ces gestes ont une grande importance. Je me souviens d'avoir rencontré au Mont-Athos un moine avec qui je souhaitais beaucoup m'entretenir : c'était un moine qui avait une grande réputation d'homme spirituel, le Père Avvakoum du monastère de la Grande Lavra. Je l'ai rencontré, on pourrait dire par hasard, mais ce n'était pas un hasard, car tout ce qui nous arrive correspond à un dessein secret de la Providence.

C'était un jour, sur un sentier du Mont-Athos. Je lui ai parlé de notre fondation en France, de notre désir d'aider la vie orthodoxe à s'épanouir dans notre pays, et je lui ai demandé s'il avait une parole, un conseil à me donner. Il m'a dit simplement : « Soyez très fidèles au Typikon de l'Église, c'est lui qui vous donnera l'esprit de l'Église ». C'était un peu surprenant de la part de ce moine, qui était un moine hésychaste, un moine

dont toute la vie était surtout faite de prière dans le silence et la solitude de la cellule. Il insistait avant tout, comme étant la base de la vie chrétienne, sur ce respect du Typikon, de tous les rites, de toutes les attitudes et de tous les mouvements que la tradition de l'Eglise nous prescrit au cours des offices. Or il y avait là un message, en fait, extrêmement important : à travers tout cela c'est notre vie de ressuscités, et de ressuscités en Église (oui, en Église, il ne s'agit pas de se singulariser, d'agir bizarrement !) que nous traduisons, qui s'exprime aussi par nos corps.

Eh bien, puissions-nous aujourd'hui laisser retentir en nous le message que nous adresse ce récit de l'Évangile, cesser d'être des paralytiques spirituels, et mieux comprendre combien, non seulement dans la liturgie, mais dans toute notre vie courante, par nos corps et par tous nos mouvements, toutes nos allées et venues, tous nos gestes, nous devons traduire cette vie nouvelle que l'Esprit-Saint a répandue non seulement dans notre cœur mais aussi dans nos membres et dans tout notre être. Au Père, par le Fils, dans l'Esprit-Saint, soit la gloire dans les siècles des siècles.

Amen.

Les Homélies du P. Placide Deseille

Sont à retrouver sur le site du Monastère de Solan

<https://monastere-de-solan.com>

Le recueil *La Couronne bénie de l'année liturgique*

est disponible à la Librairie du Monastère

<https://monastere-de-solan.com/16-la-librairie>